

**Victor HUGO, « Chapitre I », in *Le Dernier Jour d'un condamné*, 1829.**

Bicêtre.

CONDAMNE A MORT !

Voilà cinq semaines que j'habite avec cette pensée, toujours  
seul avec elle, toujours glacé de sa présence, toujours courbé sous  
5 son poids !

Autrefois, car il me semble qu'il y a plutôt des années que des  
semaines, j'étais un homme comme un autre homme. Chaque jour,  
chaque heure, chaque minute avait son idée. Mon esprit, jeune et  
riche, était plein de fantaisies. Il s'amusait à me les dérouler les  
10 unes après les autres, sans ordre et sans fin, brodant d'inépuisables  
arabesques cette rude et mince étoffe de la vie. C'étaient des jeunes  
filles, de splendides chapes d'évêque, des batailles gagnées, des  
théâtres pleins de bruit et de lumière, et puis encore des jeunes  
filles et de sombres promenades la nuit sous les larges bras des mar-  
15 ronniers. C'était toujours fête dans mon imagination. Je pouvais  
penser à ce que je voulais, j'étais libre.

Maintenant je suis captif. Mon corps est aux fers dans un ca-  
chot, mon esprit est en prison dans une idée. Une horrible, une  
sanglante, une implacable idée ! Je n'ai plus qu'une pensée, qu'une  
20 conviction, qu'une certitude : condamné à mort !

Quoi que je fasse, elle est toujours là, cette pensée infernale,  
comme un spectre de plomb à mes côtés, seule et jalouse, chassant  
toute distraction, face à face avec moi misérable, et me secouant de  
ses deux mains de glace quand je veux détourner la tête ou fermer  
25 les yeux. Elle se glisse sous toutes les formes où mon esprit voudrait  
la fuir, se mêle comme un refrain horrible à toutes les paroles  
qu'on m'adresse, se colle avec moi aux grilles hideuses de mon ca-  
chot ; m'obsède éveillé, épie mon sommeil convulsif, et reparait  
dans mes rêves sous la forme d'un couteau.

Je viens de m'éveiller en sursaut, poursuivi par elle et me di-  
sant : – Ah ! ce n'est qu'un rêve ! – Hé bien ! avant même que mes  
yeux lourds aient eu le temps de s'entr'ouvrir assez pour voir cette  
fatale pensée écrite dans l'horrible réalité qui m'entoure, sur la  
dalle mouillée et suante de ma cellule, dans les rayons pâles de ma  
35 lampe de nuit, dans la trame grossière de la toile de mes vêtements,  
sur la sombre figure du soldat de garde dont la giberne reluit à tra-  
vers la grille du cachot, il me semble que déjà une voix a murmuré  
à mon oreille : – Condamné à mort !